

Théologie par les pieds (TLP)

5 novembre 2022

Même pas peur... Et si les peurs ouvraient d'autres chemins

Questions/Réponses suite au travail de réflexion des participants en ateliers

Questions des participants (rédaction en cours)

Réactions d'Ignace Berten

J'essaie de structurer mes réponses à partir des questions formulées.

1) La tradition biblique est une ressource de sens.

Il y a d'abord plusieurs questions autour du texte biblique et évangélique comme ressource. Je cherche à montrer comment une lecture analogique de l'Écriture éclaire à la fois la compréhension du texte et la compréhension du présent, et ouvre par-là une perspective de sens. Si la tradition biblique, pour nous, est une ressource de sens, elle n'est pas l'unique ressource de sens pour nous, et encore moins la ressource universelle de sens. Elle se propose comme un fondement de sens au milieu d'autres dans une société pluraliste.

Notre tradition, la tradition chrétienne, est une tradition dans laquelle nous choisissons d'être, de trouver nos racines, et où constamment, nous rechoisissons d'y être, dans un contexte sociétal où ce n'est plus évident du tout. Il faut reconnaître qu'il y a d'autres sources de sens et d'autres manières de se situer, dans un monde fondamentalement menacé.

L'une des plus belles expressions séculières de sens est celle Edgar Morin, philosophe clairement athée, entre autres dans son livre « Terre patrie », où il milite pour ce qu'il appelle une religion de la perte. Pour lui, il n'y a aucun salut à attendre, nous sommes tous embarqués dans le même bateau, dans un monde menacé et menaçant. La seule chose qui nous est possible, ici et maintenant, dans ce bateau, c'est d'organiser la fraternité, pour y vivre le mieux ou le moins mal possible. Et cela donne sens !

Dans ce contexte, il n'y a pas LA vérité, encore moins une vérité dont nous serions propriétaires ou dont l'Église serait propriétaire : il y a eu des dérives évidentes dans sa manière d'affirmer la vérité. Nous sommes en chemin avec d'autres, d'autres chercheurs de sens, d'autres chercheurs de vérité, dans un monde où les chemins sont multiples.

Cela ne veut pas dire que nous vivons dans le relativisme, que tout s'équivaut. Il s'agit, en effet, de s'enraciner dans des convictions, par exemple croire en Dieu ou pas. C'est un choix, cela ne s'impose pas. Un autre exemple : la perspective du Royaume, ici et maintenant, et pas encore. Le « pas encore » de la perspective du Royaume s'exprime, en particulier, dans la promesse de la résurrection, c'est-à-dire une vie qui est proposée par Dieu au-delà même de la mort. Jésus vit de cela, il en témoigne. On ne peut pas dire que ce n'est pas présent dans les Évangiles. Mais on peut lire les Évangiles d'une façon différente, dire que cela fait partie de la culture du temps, que ce qui se vit est le message, le sens. C'est ainsi que des croyants lisent aujourd'hui le message évangélique. Mais il y a aussi cette possibilité de la foi, d'une perspective qui dépasse le présent et l'histoire comme une promesse : c'est ce dont témoigne la foi de l'Église.

Je me souviens d'un dialogue avec des jeunes avec Léo Apostel, professeur de logique mathématique, - ce qui est plutôt abstrait -, philosophe et athée affirmé. On était d'accord sur beaucoup de choses. Les jeunes demandent alors ce qu'il y a après la mort. Apostel répond qu'après la mort, il n'y a rien, et que ceux qui croient qu'il y a quelque chose après sont dans l'illusion. Moi, je dis qu'il y a une promesse qui nous est faite et que lui ne s'ouvre pas à tout ce dont la vie est porteuse. Mais, après tout, ajoute-t-il avec humour, peut-être bien, serais-je étonné, après ma mort, de vous retrouver !? Je trouve que ça c'est remarquable ! Un tel dialogue n'est possible que dans une grande confiance réciproque. J'accepte que je suis peut-être dans l'illusion et que je ne sais pas. Et lui accepte aussi qu'il a une conviction, mais qu'il ne sait pas. Je pense que c'est ainsi qu'il nous est possible de vivre ensemble, non pas en renonçant à nos convictions, mais en s'enracinant dans ses convictions et dans l'écoute de la rencontre en vérité de l'autre.

C'est donc une première chose autour du texte biblique : nous assumons de nous trouver dans cette Tradition-là et nous cherchons des ressources, et à faire vivre cette tradition. Dans ces lectures, nous sommes différents entre nous, - c'est important de le reconnaître -, comme la Bible elle-même est différente dans ses traditions, dans ses expressions. C'est vrai, entre autres, sur cette dimension d'une forme d'au-delà. Il faut, en effet, toujours se rappeler que, pendant la majeure partie de son histoire, pour Israël il n'y avait pas d'au-delà. La vie se vivait ici et maintenant. Et donc, c'était ici et maintenant seulement qu'il s'agissait de vivre la foi en Dieu. Il faut reconnaître une telle différence aujourd'hui parmi nous, parce qu'aussi, au sein du christianisme, il y a cette différenciation.

Dans le dialogue, nous devons voir de voir en quoi la foi en Dieu peut faire vivre, alors même que nous sommes différents dans notre espérance.

2) Vivre aujourd'hui dans l'incertitude.

Nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Il y a une chose commune partagée, forte aujourd'hui, et qui n'était pas comme cela il y a 50 ans : des menaces radicales pèsent sur nous. Celles du climat, de l'environnement, la possibilité d'une pandémie beaucoup plus mortelle que celle que nous avons vécue, ou encore la menace nucléaire qu'on pensait totalement dépassée. Il est possible que la majeure partie de l'humanité disparaisse en raison de l'évolution du climat, que la majeure partie de l'humanité soit décimée par une immense pandémie, ou soit détruite par une guerre nucléaire. Nous ne savons pas.

Si j'en reviens au niveau de la foi et de l'Évangile, Jésus vivait aussi dans l'incertitude. Il ne savait pas si une libération politique serait possible, si le peuple pourrait être libéré de cette oppression visible avec toutes ses souffrances. Il ne savait pas si le Temple pourrait continuer d'exister ou s'il disparaîtrait et ce que cela signifierait pour la foi. Dans cette incertitude, Jésus vivait l'indignation sur la situation faite aux plus fragiles, situation imposée par l'institution politique et par l'institution religieuse. Il y avait des victimes, et par rapport à elle, Jésus s'engageait pour la dignité de tous.

Dans cette institution de la religion, Jésus était un pratiquant. Il ne contestait pas l'existence-même de l'institution. Mais, Il se montrait libre en relativisant l'absolu des règles. Pour lui, vivre le Royaume qu'Il annonçait, passait par cette liberté, soucieux dans les petites choses de la dignité de tous, ici et maintenant, concrètement. Et cela dans une confiance radicale en Dieu, ce Dieu qui en lui était source intime de sens et d'engagement, dans une foi qui allait jusqu'au bout, jusqu'à la limite-même de l'incompréhension. La question de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ? », est l'expression ultime de la foi : dans l'obscurité et l'incompréhension, il s'adressait à un « Tu » qui était Dieu, son père.

Nous vivons dans l'incertitude, et nous sommes appelés à assumer cette incertitude et à la traverser. Que ce soit par rapport à l'environnement et au climat, ou au nucléaire, le pire n'est pas certain. Le risque de certains discours sur l'effondrement, c'est de dire que c'est quasi inévitable, et d'engendrer

non seulement le découragement, mais la passivité. Il s'agit bien de dire avec force l'urgence, mais de dire aussi fortement qu'il n'est pas trop tard. Il faut entendre les deux aspects d'un discours qui est, de fait, de plus en plus alarmiste.

La question est : « Comment vit-on aujourd'hui, dans cette incertitude, avec la perspective alarmante qui pèse sur nous ? ». La manière de se situer, c'est d'oser croire que des rebondissements imprévus sont possibles. Et se situer, dans la mesure du possible, dans cette incertitude-là, c'est contribuer modestement à ce possible rebondissement, mais, sans que nous sachions ce que sera cet avenir.

Du point de vue plus théologique et de la foi, dans la perspective du Royaume, j'ai dit qu'il y a une manière, pour Jésus, de se situer dans le présent. Cette manière de se situer dans le présent, nous pouvons la partager et la vivre avec d'autres. Les conclusions d'Edgar Morin, de ce point de vue-là, sont analogues à celles auxquelles nous invite le Royaume.

Du point de vue du Royaume dans sa dimension transcendante, d'espérance d'un au-delà, on peut se situer dans une perspective fondamentalement optimiste, qui est celle de Teilhard de Chardin. L'humanité a des ressources en elle pour faire vivre, et pour une humanité qui sera toujours plus fondamentalement humaine, plus partageante, plus solidaire, plus intelligente de sa propre condition. C'est son avenir. C'est possible. Mais, il y a aussi une autre perspective. Il est bien possible que tout s'effondre, que l'humanité soit massivement détruite. Là, le symbole de la Croix permet de croire que ce n'est pas le dernier mot de Dieu. Ce que dit l'espoir de la résurrection, c'est que la mort personnelle et la mort collective ne sont pas la fin pure et simple de ce que peut être la vie. Cela veut dire aussi que la mort-même de l'humanité n'est pas la fin de cette grande aventure qu'est l'histoire humaine. Nous ne savons pas ! Et la foi ne peut pas clôturer ces deux perspectives.

3) Questions à propos de l'institution « Église »

Il y a une série de questions qui ont été posées aussi au sujet de l'Église en tant qu'institution. D'abord, une certaine opposition entre foi et religion. Il a été dit que la foi chrétienne est l'expression de la sortie de la religion (Girard). Je pense que l'incarnation nous invite à dire que la foi aussi demande à être incarnée. Si la foi ne s'était pas faite institution, elle n'aurait pas fait histoire. Et je ne crois pas que la disparition de l'institution permette à la foi de continuer à vivre. Il est clair que toute institution est menacée de dérives et connaît souvent des dérives. Dans les partis politiques les plus idéalistes, - il suffit de penser au socialisme tel qu'il était rêvé et tel que sont les partis socialistes aujourd'hui -, il y a au moins des tensions qui sont à peu près aussi fortes que dans l'Église. Il peut se faire que ces dérives conduisent à des réformes importantes et parfois assez radicales ou, au contraire, à la disparition de l'institution.

Il est évident que l'Église connaît dérives. Quand, aujourd'hui, le Pape François en appelle à faire vivre Vatican II, je pense qu'il a cette conviction non seulement que Vatican II, - il le dit explicitement -, n'a pas été réellement mis en œuvre, mais que le mettre en œuvre, c'est une condition de survie de l'institution Église. C'est parce qu'il en est convaincu, qu'il a lancé le processus synodal. Jusqu'où conduira ce processus dans lequel nous sommes engagés, nous ne le savons pas. La décision qu'il a prise de ne pas le clôturer en 2023, mais bien en 2024, avec deux sessions générales qui permettront une réflexion entre les deux, est une décision extrêmement sage et ouverte sur l'avenir. On a vu combien le temps entre les deux sessions du synode sur la famille a été un temps de travail qui a contribué au positif de ce synode.

Il faut bien reconnaître que l'Église est aujourd'hui menacée d'implosion. Plusieurs d'entre vous ont lu, sans doute, cette très longue interview de Danièle Hervieu-Léger, par Jean-Louis Schlegel, sous le titre « Vers l'implosion ? ». Un prêtre de Nouvelle-Zélande, où l'on vit des situations très proches de chez nous, avait cette expression assez forte : « Le modèle institutionnel de l'Église a dépassé sa date de péremption. » Je pense qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans. Ce qu'il vise, aussi bien lui que

Danièle Hervieu-Léger, c'est qu'on a pensé tout le modèle institutionnel à partir du quadrillage des paroisses, et à partir du ministère du seul prêtre. Cela ne fonctionne plus. Le réseau des groupements de paroisses ne fonctionne pas non plus.

Alors, qu'espérer ? On peut espérer une renaissance à partir de lieux, de petites initiatives, avec des manières de faire autres. Il ne faut pas oublier cependant qu'il y a aussi des lieux paroissiaux vivants. Le système ne fonctionne pas mais on peut faire vivre des choses. C'est à partir de lieux multiples, divers, que quelque chose d'autre, sans doute, pourra se développer et promettre un avenir ouvert. Avec d'énormes difficultés. Cela suppose qu'on repense radicalement les ministères à partir de notre situation, ce qui pose aussi la question de l'unité de l'Église. On voit les difficultés de la communion anglicane qui éclate au sujet de l'homosexualité. Je pense que c'est la peur de François.

Le travail synodal présente des convergences importantes en Europe occidentale, mais moins de différenciations qu'on ne craignait, semble-t-il, avec l'Europe centrale sur certaines aspirations, de même en Amérique du Nord, en Nouvelle Zélande ou en Australie. Mais, par rapport à l'Afrique, ou à l'Asie, on est dans des mondes différents. Comment vivre ensemble quand on est si différents ?

Cette question, comment vivre ensemble alors que nous sommes si différents se pose aussi chez nous. On a fait allusion aux générations plus jeunes, plus identitaires. Nous avons tous besoin d'une certaine sécurité. Où trouve-t-on sa sécurité ? Ce sont des questions que nous devons affronter. En acceptant certainement que les réponses peuvent être multiples. L'avenir nous le dira bien. Je suis persuadé que c'est dans des communautés qui sont directement articulées, non seulement à la vie de la communauté elle-même dans ses célébrations, ses lieux de partage de la Bible, ses lieux de solidarité chrétienne, mais dans l'articulation au présent de la société et à la culture, avec ses défis, ses menaces, et dans la recherche ensemble d'une manière de vivre, tant sous la menace que dans la peur. Comment ensemble pouvons-nous traverser les peurs sans nous laisser ni paralyser, ni être dans un retrait qui conduit à une certaine forme d'indifférence ? La question, tant pour la société que pour les communautés chrétiennes, est de savoir quelles sont les choses sur lesquelles nous avons prise aujourd'hui, si petites soient-elles, et qui sont des lieux qui permettent la vie. C'est seulement ainsi qu'il nous est possible d'assumer et de traverser les peurs.